

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. MORIZOT-THIBAUT

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

A L'OCCASION DE LA MORT

DE

M. THÉODORE ROOSEVELT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance du samedi 11 janvier 1919.

MESSIEURS,

M. Théodore Roosevelt est mort. J'allais dire en pleine jeunesse, car la mort a terrassé ce champion de la vie intense, en traîtresse, pendant qu'il dormait. Son existence fut d'une activité sans bornes et comme il était le protagoniste de la justice, on pourrait définir sa vie en deux mots : l'énergie au service du droit.

C'est dans l'énergie qu'il puisa d'abord la force matérielle. Né à New-York, en 1858, d'une ancienne famille

INSTITUT.
1919. — 2 bis.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165775

hollandaise, la nature lui avait donné un corps débile. Dès l'enfance, il conquit la santé par les sports dans la maison de campagne de son père. Quant il entra à l'Université d'Harvard, son tempérament raffermi lui permit de mener de front les études, les distractions et les sports et il trouva même le temps de travailler à son grand ouvrage *de la Guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis*, qui restera l'une de ses œuvres importantes. « Pour nous, a dit un de ses condisciples, Roosevelt n'était pas un homme, c'était une force dynamique. » Lorsque, après un long surmenage, il quitta l'Université, la nature avait repris ses droits. On le disait atteint de phtisie. Il ne chercha ni médecin, ni sanatorium. Il gagna la prairie et, pendant quatre ans, il mena, dans le Far West, la vie des cow-boys. Il vint ensuite en Europe, fit, dans les Alpes, l'ascension des hauts sommets, notamment de la Young-Frau et du Cervin. Il était sauvé et l'on disait, autour de lui, qu'il pourrait triompher de tout, même de la mort.

Roosevelt savait que l'énergie physique n'est qu'un instrument; qu'elle ne vaut qu'unie à la morale et qu'elle resterait chose vaine si on ne la consacrait au bien de tous. Il aimait tout ce qui fait la grandeur de la vie humaine. Pour lui la liberté et la justice n'étaient pas des entités grandioses, mots sonores qu'on a souvent sur les lèvres pour se dispenser de les mettre en œuvre. C'étaient des réalités familières, principes simples qui ne deviennent féconds que par la manière de les appliquer. Il pensait qu'il ne suffit pas d'avoir de bonnes intentions, — on prétend que l'enfer en est pavé, — mais qu'il faut avoir surtout le courage de les réaliser. Le tout est de donner

aux peuples des chefs capables de les conduire. Nul n'est en mesure de les diriger s'il n'a l'honnêteté pour principe et l'énergie pour moyen. S'il est corrompu, il est indigne de gouverner et menace le pays du plus grand danger. S'il manque d'énergie, pourquoi, grand Dieu! vient-il au pouvoir? Il suit ceux qu'il devrait conduire et laisse régner en sous-œuvre l'anarchie qu'il devrait écraser. C'est pourquoi Roosevelt était pour le gouvernement intense contre ce qu'il appelait « le gouvernement flasque ».

Dès son retour d'Europe, en 1881, il avait été élu à la Chambre des représentants de New-York comme appartenant au parti républicain. En 1889, il était membre de la Commission pour l'Administration civile des États-Unis, fonction qu'il remplit pendant six années. C'est là qu'il commença à faire la chasse à ces politiciens professionnels, arrivistes éhontés, qui rôdent autour des puissants, ayant l'intérêt général sur les lèvres, le souci de leur fortune dans le cœur et disposés pour la réaliser à toutes les servitudes. Indigné de rencontrer parmi les fonctionnaires tant de politiciens avides, il chassa sans pitié ces mauvais marchands du temple. Ce fut une battue générale car, dit-on, 20,000 pièces figurèrent au tableau.

Ce fut la première étape de la guerre que Roosevelt livra à la corruption. Il en prépara une autre plus dure, car il allait l'engager contre des puissances formidables. Il avait été élu vice-président des États-Unis en 1900. Deux ans après, c'est-à-dire à la mort tragique de McKinley, il montait à la présidence. En 1904 il était réélu président à une majorité inouïe de près de huit millions de voix. Les temps étaient difficiles. Les conflits se mul-

tipliaient entre blancs et noirs; la féodalité financière des tracts, depuis longtemps menaçante, devenait plus audacieuse, sous le règne du parti qu'elle prétendait servir et le Congrès se laissait aller à des passions dangereuses. La Constitution avait remis au Président cet admirable instrument qui provoque, loin de l'arrêter, l'énergie de l'exécutif. Mais comme il ne vaut lui-même que par la main qui le dirige, il ne dispensait pas du courage nécessaire pour l'exercer. « On ne gouverne pas, disait Roosevelt, quand on a peur. » Il fallait engager toute sa popularité dans la lutte. Il la risqua. Son énergie gagna la victoire : le préjugé de couleur s'affaiblit; la féodalité financière fut réduite; les lois furent, à pleines mains, renvoyées à une seconde délibération des assemblées. En quittant la Maison Blanche, le Président eut la satisfaction de constater qu'il avait assaini le pays. Il n'est qu'une chose qu'il n'avait pas ressentie, à savoir que le pouvoir est lourd à porter et qu'un peuple est difficile à servir quand, au nom de la vertu, on lutte contre ses passions ou que l'on tente de dissiper ses erreurs.

Cet homme extraordinaire, qui débordait d'énergie, la manifestait sous toutes ses faces. C'était aussi un littérateur et un savant. Les romans d'aventures l'attiraient; il cultivait l'histoire; il adorait la poésie. Lorsque, en 1909, il fut élu membre associé de cette Académie, nous lui avions demandé ses titres. Il nous avait transmis un grand nombre d'ouvrages faits par lui et reliés avec luxe. On peut citer : *Les opérations navales de la guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis de 1812 à 1815*, *la Conquête de l'Occident*, où il étudie l'expansion graduelle des États-

Unis vers le Pacifique. Ces livres sont les meilleurs parmi ceux qui ont été écrits sur l'histoire de l'Amérique. Ajoutez : *les Chasses en Afrique; les Idéaux américains, la Vie Intense.*

La caractéristique de cette œuvre littéraire, c'est qu'on y sent partout la vie. Si Roosevelt était un intellectuel, il n'avait rien d'un rêveur, étant jusque dans la littérature un enthousiaste de l'action. Beaucoup de ses ouvrages sont formés d'articles qu'il a d'abord adressés directement à ses concitoyens pour mieux attirer les esprits par leur forme courte, puis qu'il a recueillis dans des livres comme pour les y reposer de l'intense circulation qu'il leur avait imposée.

Lui, ne se reposait jamais. C'est bien l'impression qu'il nous fit lorsque, revenant d'Afrique et traversant Paris dans un voyage quasi-triomphal, il vint assister à l'une de nos séances. Vous vîtes alors cet homme solide et trapu au visage hâlé, dont le corps exubérant de santé donnait l'idée de la force et dont le regard vif et franc décelait la pénétration et annonçait la droiture. Sa bonne grâce, faite de simplicité, nous avait conquis. Mais suivez-le, je vous prie, un instant, en Amérique où il retourne et voyez-le dans la vie indépendante qu'il a reprise. C'est, dans le privé, l'homme le plus doux; soigneux ordonnateur, il est bon maître de maison; éducateur de ses fils qu'il mène souvent au camping dans sa propriété d'Oyster Bay, c'est un bon père de famille; toujours attentif au bien du pays, il porte partout la bonne parole et on le voit passer comme un ouragan pour aller là où il importe de conduire une propagande ardente

en faveur d'une politique fière et entreprenante, car c'est un bon patriote.

Il aimait ardemment son pays et voulait faire de l'Amérique une nation toujours plus belle et toujours plus grande. Pour cela il fallait savoir oser. Washington, dans son *Adresse d'Adieu*, défendait aux Américains de se mêler aux conflits du Vieux Monde. C'était l'époque de l'enfance des États-Unis alors trop faibles pour affronter une lutte sérieuse. Mais arrivés à l'âge d'homme et devenus l'un des premiers pays de l'Univers, Roosevelt pensait qu'ils abdiqueraient leur rôle s'ils ne parlaient très haut dans le dernier conflit européen. « Nous sommes, disait-il, un grand peuple et nous devons jouer un grand rôle. Tout ce que nous pouvons décider, c'est si nous le jouerons bien ou mal. » Il faut voir comme il raillait les pacifistes incorrigibles qui conduisaient l'Amérique à l'abdication. « La Paix n'est une déesse que lorsqu'elle marche l'épée au côté... Aucun triomphe de la paix n'est aussi grand que le triomphe de la guerre. »

Il était secrétaire adjoint de la marine quand, en 1897, la guerre avait éclaté avec l'Espagne. Il démissionna, organisa un régiment de cavalerie, les *Rough Riders*, qui, sous la conduite de son chef, se couvrit de gloire.

Au-dessus du plaisir même du combat, il aimait, dans la guerre, ce haut mélange de l'intelligence et de la volonté armées de la force pour la défense du droit. Aussi quand la Force brutale se déchaîna dans la plus grande lutte qui ait ensanglanté l'Europe, il vit d'un coup d'œil le camp où devait se ranger l'Amérique et il dépensa toutes ses forces pour y conduire ses concitoyens. Ce fut

le premier et le plus puissant orateur qui remua l'opinion publique et l'orienta vers l'intervention. Il proposa même de lever une division de volontaires qu'il voulait mener au secours de l'Entente. « Pensez, disait-il à ses amis, à ce qui arrivera si un ancien président tombe en France pour la cause de la civilisation. Le sentiment national sera soulevé et l'intervention sera décidée. » Sa proposition ne fut pas accueillie; mais il envoya en France ses quatre fils. Lorsque l'un d'eux, Quentin, fut tué dans un combat aérien : « Sa mère et moi, dit-il, sommes heureux qu'il ait versé son sang pour la cause du droit ». Et quand je lui envoyais vos condoléances : « J'aurais voulu, m'écrivait-il, combattre aux côtés de mes fils. » Il avait tout sacrifié pour notre cause : ses ambitions personnelles, ses affections de famille et ses forces même. Quand la mort le prit, ce fut le suprême holocauste qu'il lui fit.

Vous voilà donc entré, ô mon cher Confrère disparu, dans le repos que vous vous refusâtes toujours pendant cette vie. Vous avez pu vous présenter devant le Souverain Juge. Vos actes ont parlé pour vous. Vous avez aimé tout ce qui est beau; vous avez fait tout ce qui est bien. Et vous survivant, en quelque sorte, à vous-même, vous laissez aux hommes politiques du Monde l'un des plus beaux exemples qui fût jamais.